

A propos de « Paroles données » (Plon)

Claude Lévi-Strauss, êtes-vous surréaliste ?

En 1984, il publie les « résumés » de ses cours au Collège de France, où il enseigna de 1959 à 1982. Des textes où l'on découvre les cheminements d'une pensée au travail

L Le Nouvel Observateur. – *Vous dites dans la préface de « Paroles données » que tous vos livres et articles ont d'abord été ébauchés dans des cours. Pourquoi ce point de passage obligé ?*

Claude Lévi-Strauss. – Je n'aime ni parler ni écrire. On n'est jamais obligé d'écrire, mais lorsqu'on est professeur, on est bien obligé de parler. Le cours est l'occasion de débroussailler un dossier. Et une fois ce travail accompli, le chemin est à moitié fait pour l'écrit. Le cours est en quelque sorte le moyen d'être obligé d'écrire.

N. O. – *En même temps que paraît « Paroles données », on réédite en édition de poche « Tristes Tropiques ». Si vous écriviez ce livre aujourd'hui, serait-il différent ?*

C. Lévi-Strauss. – « Tristes Tropiques » est un livre qui a été écrit en quatre mois, à la va-comme-je-te-pousse, n'importe comment, et dont je me disais en relisant les épreuves pour cette réédition que si j'étais un esprit exigeant je le réécrirais de bout en bout. Mais il perdrait alors de cette spontanéité qui, dans une certaine mesure, fait excuser ses défauts. Et puis surtout je n'ai plus le même âge et il y a dans « Tristes Tropiques » une ardeur qui me manquerait aujourd'hui.

N. O. – *Trente ans après ce livre, certains commentateurs proclament en ce moment « la fin des sciences humaines ». Que pensez-vous d'un tel constat ?*

C. Lévi-Strauss. – C'est absurde. C'est tout aussi absurde que la vogue des sciences humaines qui a eu lieu il y a vingt ans. Ce sont des modes parisiennes et il ne faut pas s'en soucier.

N. O. – *Quand vous disiez dans la préface du « Regard éloigné » que le structuralisme avait passé de mode, c'était sans amertume ?*

C. Lévi-Strauss. – Sans la moindre amertume. C'est au contraire la période de la mode qui était

irritante, parce que fondée sur des malentendus. Je préfère qu'on ne parle pas du structuralisme plutôt que de le mettre à toutes les sauces.

Il y a eu une période où le grand public cultivé, très ignorant des sciences sociales, les a découvertes. Aujourd'hui, il a envie de se délecter d'autre chose. Mais ça ne nous empêche pas de continuer notre travail comme nous le faisons avant et comme nous le ferons après.

N. O. – *D'ailleurs l'interfécondation entre histoire et ethnologie, que vous avez soulignée l'année dernière dans la « Conférence Marc Bloch », prononcée à la Sorbonne, est un signe de la vitalité des sciences humaines.*

C. Lévi-Strauss. – J'avais publié en 1948 un article sur « Histoire et ethnologie », que je terminais en disant que ces disciplines ne pouvaient rien faire l'une sans l'autre. Quand on m'a accusé par la suite de négliger l'histoire, c'était donc un faux procès. Ce n'est pas seulement l'ethnologue qui peut apporter une aide à l'historien mais aussi l'historien qui peut aider considérablement l'ethnologue.

Ce que j'ai voulu montrer dans cette conférence de la Sorbonne, c'est que les ethnologues s'intéressent à l'histoire telle que la font les historiens de l'école des Annales, l'histoire de la longue durée, l'histoire des mentalités... mais aussi à l'histoire qui traite des aspects les plus quotidiens, à la « petite histoire », puisque nos études sur la parenté nous ont conduits à porter une attention maniaque aux questions de filiations, d'alliances matrimoniales, de dynasties dans la haute noblesse dont les historiens ne voulaient plus s'occuper. Nous y trouvons bien des points qui peuvent éclairer de nombreux aspects de l'organisation sociale et du fonctionnement des sociétés que nous analysons.

« "Tristes Tropiques" est un livre qui a été écrit en quatre mois, à la va-comme-je-te-pousse, n'importe comment. »



Claude Lévi-Strauss pose au Laboratoire d'Anthropologie sociale

Baumier/Spa

N. O. – *Votre premier cours au Collège de France, en 1959, portait sur « l'Avenir de l'ethnologie ». Si vous deviez le faire aujourd'hui que diriez-vous ?*

C. Lévi-Strauss. – Je crois que je dirais à peu près les mêmes choses. L'ethnologie est confrontée à un double problème et à une double tâche. Tout d'abord, le matériau sur lequel travaillent les ethnologues disparaît à un rythme extrêmement rapide et qui s'est encore accéléré ces dernières années. Il faut multiplier les efforts pour recueillir ce qu'on peut avant que ça n'ait totalement disparu. Mais ce qui disparaît dans la perspective de l'ethnologie ne disparaît pas dans l'absolu. Au fur et à mesure que les peuples étudiés par les ethnologues accèdent à l'indépendance politique, ils acquièrent la maîtrise de leur destin. Ce que faisaient les ethnologues passe alors dans les mains des savants du cru, et ce qui a disparu comme ethnologie renaît sous une autre forme : l'histoire des idées, l'archéologie, l'histoire religieuse, pratiquées de l'intérieur par ces peuples eux-mêmes.

L'autre point que j'abordais me semble également de plus en plus vrai. L'ethnologie s'est trouvée au début de son histoire devant un éventail de cultures différentes de celles de l'observateur mais disponibles du fait de la domination coloniale. Il me semble que ce cas de figure tend à se généraliser à l'ensemble des sociétés dans la mesure où plus la civilisation s'oriente vers une sorte de modèle uniforme, celui imposé par

l'Occident, plus les différences se reconstituent au sein de cet immense magma. Et partout où l'homme se sent étranger à lui-même ou à sa propre culture l'ethnologue a du travail à accomplir...

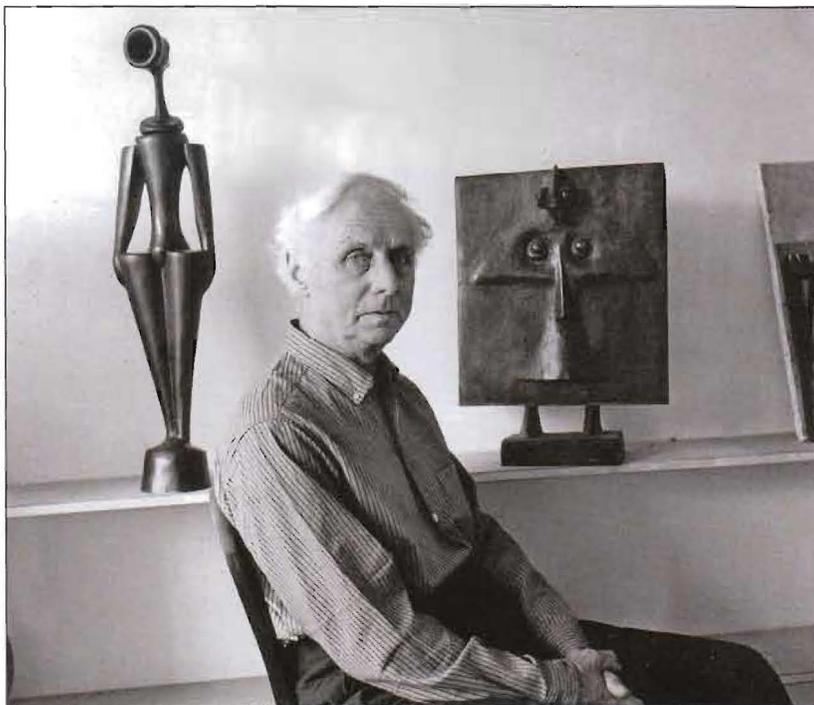
N. O. – *Vous venez de mentionner le colonialisme. C'est une des rares questions politiques dont vous avez parlé dans vos écrits.*

C. Lévi-Strauss. – Il est difficile pour un ethnologue de parler du colonialisme, parce que s'il n'y avait pas eu le colonialisme il n'y aurait peut-être pas eu l'ethnologie. C'est vrai pour la France mais aussi pour l'ethnologie en général, née comme une science anglo-saxonne au XIX^e siècle. Dans les pas du colonisateur, les ethnologues ont découvert des valeurs négligeables pour celui-ci mais essentielles pour eux, et ce en deux sens différents, parce que ce sont des éléments objectifs du patrimoine humain et parce que chaque société a une beauté qui lui est propre. Nous nous trouvons alors dans cette situation presque invraisemblable : nous devons d'exister à ce qui a été le destructeur de tout ce à quoi nous attachons du prix. En tant qu'ethnologue, il m'est difficile de parler du colonialisme de manière unilatérale.

N. O. – *Et en tant que citoyen ?*

C. Lévi-Strauss. – En tant que citoyen j'aurais voulu que le colonialisme n'existât point, ou bien j'aurais aimé vivre à une époque où il n'existait pas encore ou, en étant plus cynique, à une époque où il exis-

« L'ethnologie s'est trouvée au début de son histoire devant un éventail de cultures différentes de celles de l'observateur, mais disponibles du fait de la domination coloniale. »



Max Ernst dans son atelier en 1952

« Les surréalistes ont été attentifs à tout ce qui apparaît comme irrationnel et ils ont cherché à l'exploiter au point de vue esthétique. »

tait déjà assez pour qu'on puisse se déplacer rapidement d'un point de la Terre à un autre mais pas suffisamment pour avoir opéré toutes les destructions dont il est responsable.

N. O. – *Pour parler de la politique de manière plus générale, pourquoi avez-vous toujours manifesté cette méfiance envers l'engagement ou la réflexion politique ?*

C. Lévi-Strauss. – Pas toujours ! Puisque dans ma jeunesse j'ai été très actif politiquement.

Disons qu'il y a deux aspects. D'abord, plus on se voue à l'ethnologie, et plus on prend sur l'histoire de sa propre société un regard assez distancié et on se rend compte que des choses essentielles et dramatiques dans le présent ne compteront pas beaucoup dans la perspective de plusieurs siècles. D'autre part, j'ai été pacifiste dans les années qui ont précédé la guerre. Puis j'ai vécu la drôle de guerre et la débâcle, et j'ai perdu toute confiance dans mes jugements politiques. Je ne dis pas que je n'ai pas de réactions politiques. J'en ai tous les jours mais elles sont viscérales ou épidermiques, et par conséquent elles ne valent pas grand-chose.

Si on veut avoir des jugements politiques, il faut faire ce qui est la condition de tout jugement éclairé : se consacrer à la connaissance de la chose politique. Comme l'a fait par exemple Aron la majeure partie de sa vie. C'est un but tout à fait légitime. Mais c'est un travail à plein temps. Si je l'avais fait, c'eût été nécessairement au préjudice de ce que j'ai choisi.

N. O. – *N'est-ce pas aussi parce que vous avez toujours voulu récuser le rôle de l'intellectuel prophétique ?*

C. Lévi-Strauss. – Je parlais à l'instant de l'histoire. Une des raisons pour lesquelles je m'interdis toute prédiction, c'est que je suis profondément convaincu de la contingence des événements et de

l'impossibilité où nous sommes de faire une prévision de ce qui se passera immédiatement après. Le futur immédiat ou éloigné relève à mes yeux de la contingence et je me sens incapable d'en parler.

N. O. – *Il me semble même que votre philosophie personnelle est profondément passéiste. Dans les textes rassemblés dans « le Regard éloigné », vous condamnez l'art moderne, la peinture moderne, la pédagogie moderne...*

C. Lévi-Strauss. – Permettez-moi de vous raconter une anecdote. Je suis allé comme tout le monde voir l'exposition Manet au Grand Palais. En visitant cette exposition considérable j'ai été frappé par ce qui m'est apparu connu un mélange de génie et d'impuissance et par le sentiment que si Manet avait suivi le côté génial, au fond, il serait retourné vers le passé. Au contraire, une des mésaventures de la peinture moderne est finalement d'avoir retenu l'autre aspect.

Il y avait au Grand Palais au même moment une exposition, déserte celle-ci, sur la peinture napolitaine au XVII^e siècle. J'ai découvert là un peintre génial dont j'ignorais même le nom : Artemisia Gentileschi ; et, je ne sais plus de qui, d'immenses natures mortes qui, comme chez Proust, donnent une dimension lyrique et même cosmologique aux plus humbles objets. Comment voulez-vous qu'on ne soit pas passéiste !

N. O. – *Il faut prendre cette anecdote comme une parabole ?*

C. Lévi-Strauss. – Oui, bien sûr. J'ajouterai cependant pour ne pas vous paraître trop négatif que si les huit mille personnes qui se pressaient chaque jour à l'exposition Manet avaient commencé par voir l'autre, j'aurais trouvé très bien qu'elles soient allées voir Manet. Mais le contraste entre la bousculade d'un côté et le vide de l'autre montrait trop bien que le goût ne procède pas par enrichissement de ce qui l'a précédé mais par suppression et oubli.

N. O. – *Dans un article récent du « Times Literary Supplement », Rodney Needham rapproche votre œuvre des surréalistes. Que pensez-vous d'un tel jugement ?*

C. Lévi-Strauss. – Je l'accepte volontiers. Comme vous le savez, j'ai été très lié avec les surréalistes lorsque j'étais en exil à New York pendant la guerre, et ça m'a beaucoup marqué. Je voyais très souvent Breton, Max Ernst... Mais, plus profondément, il est vrai que les surréalistes et moi avons les mêmes sources, les mêmes origines et que nous nous rattachons au XIX^e siècle. Ce n'est pas un hasard si Breton avait une passion pour Gustave Moreau, pour toute cette période du symbolisme et du néosymbolisme.

Les surréalistes ont été attentifs à tout ce qui apparaît comme irrationnel et ils ont cherché à l'exploiter au point de vue esthétique. C'est le même matériau dont je me sers, mais, au lieu de l'exploiter à des fins esthétiques, je cherche à réduire cet irrationnel à la raison.

PROPOS RECUEILLIS PAR DIDIER ERIBON